REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

20e ANNÉE — N° 6. — JUIN 1877

Réponse à M. Algol

Avec une bienveillance qui m'a profondément touché, M. Algol fait, dans le numéro de mars dernier de la *Revue*, une critique du système que j'ai exposé sur l'*Infini*, *Dieu* et la *Création*.

Je vais essayer de répondre à cette critique et de donner *de nouvelles et plus satisfaisantes explications*. Je dis nouvelles quant à la forme, car, quant au fond, je crois avoir tout dit.

Mais d'abord que mon honorable contradicteur me permette de traiter une question préalable. — Il dit que la *solution* du problème qui nous occupe *ne saurait être d'aucune importance pour l'affermissement de notre foi, non plus que pour le bonheur de l'humanité*. Je ne puis être de son avis. Je crois au contraire que la foi sera toujours chancelante tant que ce redoutable problème ne sera pas résolu, et que, par conséquent, le bonheur de l'humanité sera fort compromis, l'humanité ne pouvant vivre sans foi et marcher d'un pas assuré dans la voie de ses destinées, si ces destinées lui sont inconnues.

« Prenez ma métaphysique et vous saurez quelle est ma morale, » répondit très-justement le philosophe Fichte à Mme de Staël, qui l'interrogeait sur sa morale.

Comment connaître nos devoirs, la loi morale qui nous régit, si nous ignorons qui nous sommes, ce qu'est le monde, ce qu'est Dieu ? Et comment savoir ce qu'est tout cela, si nous ne savons pas ce qu'est l'Être en soi? La métaphysique, qui s'appelle aussi ontologie ou science de l'Être, est la base indispensable sur laquelle doit reposer l'édifice de la morale, sous peine de le voir s'écrouler au moindre souffle de contradiction. N'oublions pas que dans le

monde invisible il y a des matérialistes, des athées, comme dans le nôtre, et que la raison seule, et non le phénomène spirite, est capable de résoudre le problème ardu. Tout homme quel qu'il soit, savant ou ignorant, quand il dit ceci est bien et ceci est mal, obéit à une conception métaphysique confuse ou claire, selon qu'il est ou non doué de la faculté d'analyse; et plus cette conception se rapproche de la vérité, plus son jugement sur ce qui est bien et sur ce qui est mal est sûr. Le bien ne peut être — est-il besoin de le démontrer? — que ce qui est conforme à l'ordre général de l'univers, le mal que ce qui y est contraire. Il faut donc savoir ce qu'est le monde, pourquoi et comment il a été créé. Cela est d'une importance capitale, bien loin de *n'être d'aucune importance*.

Passons maintenant aux idées exposées par M. Algol, et voyons si elles satisfont mieux la raison que celles que j'ai exposées moi-même, *et démontrées*, ce dont M. Algol se convaincra s'il veut bien relire attentivement et l'article *Ce que me dit la Raison*, et ma réponse au spirite anglais.

M. Algol termine son article par ces mots : « Voilà mon *Credo*, tel qu'il résulte à peu près des enseignements du spiritisme. »

Cette fin m'a un peu surpris, car il est facile de voir, en lisant le *Livre des Esprits*, que mon honorable contradicteur est en complète opposition avec les enseignements contenus dans ce livre. A la question qu'est-ce que l'infini? par exemple, M. Algol répond : « L'Infini c'est Dieu, » ce n'est pas « une pure abstraction, une pure conception de notre esprit. » Dans le *Livre des Esprits*, au contraire, je lis, Liv. 1^er^, ch. I^er^, que l'infini est « Ce qui n'a ni commencement ni fin : *l'inconnu*; *tout ce qui inconnu est infini*. » — « Dieu est infini dans ses perfections, *mais l'infini est une abstraction;* dire que Dieu c'est l'infini, c'est prendre l'attribut pour la chose même, et définir une chose qui n'est pas connue par une chose qui ne l'est pas davantage. »

Vous le voyez, l'infini est, d'après le *Livre des Esprits*, une abstraction; et ce qui est infini n'est tel que parce que c'est inconnu. Dieu donc, qui se connaît, n'est pas infini pour lui-même, tout en l'étant pour nous qui ne le connaissons pas. C'est exactement ce que j'ai dit, et c'est le contraire de ce qu'a dit M. Algol. Sur ce point, ce sont donc mes idées et non les siennes qui sont conformes aux enseignements du spiritisme. En vain m'objecterait-on ce qui

est dit, au n° 35, de l'*Espace universel*. Je répondrais que la contradiction n'est qu'apparente, l'espace universel n'étant, comme Dieu infini que pour notre raison qui ne peut le comprendre.

Du reste, sur ces questions, le *Livre des Esprits* n'est pas toujours très-explicite, et semble même flottant et contradictoire. Ce n'est que par une étude sérieuse, et en rapprochant des passages quelquefois très-éloignés les uns des autres, qu'on peut arriver à dégager la véritable doctrine qu'il renferme. Cela vient de ce que ce livre, écrit au début, devait ménager les intelligences et leur mesurer la lumière de façon à ne pas trop les effrayer. C'est ce que j'espère pouvoir démontrer, en continuant l'appréciation de l'article de M. Algol.

M. Algol admet, non pas une trinité, comme il le dit, mais une quaternité d'êtres éternels : *l'élément matériel*, *l'élément semi-matériel*, *l'élément immatériel* et *Dieu*, le Grand-Ouvrier, le Démiurge, qui ne crée pas, mais qui manipule ces substances, qu'il ne devrait pourtant même pas connaître, puisque, étant toutes d'une nature absolument différente de la sienne, il ne peut y avoir entre elles et lui aucun rapport, aucun point de commun, et partant aucune action.

Ce qui a fait croire à M. Algol qu'il était en pensant ainsi dans la vérité de l'enseignement spirite, c'est qu'au n° 27 du *Livre des Esprits*, on distingue, en effet, ces quatre principes dans le monde. Mais pour bien comprendre la portée de ce qui est dit à ce numéro, il faut lire la remarque du n° 28, qui est ainsi conçue :

« Un fait patent domine toutes les hypothèses : Nous voyons de la matière qui n'est pas intelligente; nous voyons un principe intelligent indépendant de la matière. L'origine et la connexion de ces deux choses nous sont inconnues. Qu'elles aient ou non une source commune, des points de contact nécessaires; que l'intelligence ait son existence propre, ou qu'elle soit une propriété, un effet; *qu'elle soit même, selon l'opinion de quelques-uns, une émanation de la divinité, c'est ce que nous ignorons;* elles nous apparaissent distinctes, c'est pourquoi nous les admettons comme formant deux principes constituants de l'univers. Nous voyons au-dessus de tout cela une intelligence qui domine toutes les autres, qui les gouverne toutes, qui s'en distingue par des attributs essentiels : c'est cette intelligence suprême que l'on appelle Dieu. »

On le voit, c'est seulement parce que le principe intelligent et la matière apparaissent distincts qu'on les admet comme principes constituants de l'univers, sans rien préjuger de leur nature intime, qui pourrait être la même, puisqu'elles peuvent avoir une source commune, et n'être, comme je le crois, qu'une émanation de la divinité.

D'autre part, dans le résumé de la doctrine, — paragraphe VI de l'introduction — je relève ce qui suit : « Les êtres matériels constituent le monde visible ou corporel, et les êtres immatériels le monde invisible ou spirite, c'est-à-dire des Esprits.

« Le monde spirite est le monde normal, primitif, éternel, *préexistant et survivant à tout.* »

Ces derniers mots sont la reproduction textuelle de ce qui se trouve au numéro 85.

Ce qui se trouve un peu avant, numéro 76 et suivants, semble contredire cette affirmation; mais la contradiction n'est qu'apparente, puisqu'en définitive, on y dit que l'origine des esprits est un mystère. Il est incontestable que l'esprit n'est pas Dieu, puisqu'il est imparfait; ce qui n'empêche pas qu'il puisse être sorti du sein de Dieu et être dans le fond, non dans la forme, une portion de la Divinité : Socrate au berceau n'était pas le Socrate que la Pythie proclama plus tard le plus sage des Grecs, mais il le contenait virtuellement. Il est indispensable de distinguer dans l'Être la virtualité et l'actualité si l'on veut comprendre quelque chose en ces matières.

Passons maintenant au numéro 540. Nous y lisons : « C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature *depuis l'atôme primitif jusqu'à l'archange, qui lui-même a commencé par l'atôme;* admirable loi d'harmonie dont votre esprit borné ne peut encore saisir l'ensemble. »

Nous voici bien loin du système exposé par M. Algol et bien près du mien ! Car enfin, si le monde spirite est *préexistant et survivant à tout*, l'archange était avant l'atome ; et puisque l'archange a été l'atome, il faut bien que l'atome ait d'abord été l'archange; de telle sorte que ces deux mots atome, archange n'expriment que deux états d'un seul et même être. N'est-ce pas logique?

Il me reste à prouver qu'ici le mot archange signifie personnalité Divine et que si l'on ne s'est pas servi de cette dernière expression,

c'est, comme je l'ai dit plus haut, qu'on a voulu ménager le lecteur et ne pas l'effrayer en lui présentant, tout à coup et sans préparation, une vérité en complète opposition avec ses préjugés philosophiques ou religieux.

On me concédera, je l'espère, qu'Allan Kardec connaissait le fond des doctrines contenues dans le *Livre des Esprits*. Eh bien, voici comment, dans le numéro de mai 1864 de la *Revue spirite*, il appréciait une brochure en vers, que je venais de publier, sous le titre de *Lettres aux Ignorants*. Cette brochure se composait de trente-deux lettres.

« L'auteur, spirite fervent et éclairé, a reproduit en vers les principes fondamentaux de la doctrine spirite selon le *Livre des Esprits*. Nous le félicitons sincèrement de l'intention qui a présidé à son travail ; sous quelque forme que la doctrine se présente, c'est toujours un indice de la vulgarisation de l'idée, et autant de semences répandues qui fructifient plus ou moins selon la forme dont elles sont revêtues ; *l'essentiel est que le fond soit exact, et c'est ici le cas.* »

Or les doctrines contenues dans la brochure qu'A. Kardec appréciait ainsi n'étaient autres que celles que j'ai récemment exposées et qui ont provoqué les critiques bienveillantes mais peu justes de mon honorable contradicteur. Qu'on en juge par les vers suivants empruntés au début de la XIV^e^ lettre :

Je lis dans un poëte aux chants harmonieux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
Sondons cette pensée; elle est grande, elle est belle
Et répand sur notre œuvre une clarté nouvelle.
Si nous venons de Dieu, s'il est un, il s'ensuit
Que nous fûmes tous Dieu : le poëte l'a dit,
Et le fait est certain, quoique incompréhensible.
La logique a parlé, puissante, irrésistible.
Elle impose la foi. Mais si nous fûmes Dieu,
Nous le redeviendrons : le monde est le milieu
Qu'il nous faut, dieux tombés, dans une immense course,
Parcourir pour pouvoir remonter vers la source.
Dès lors, on le comprend, la chute c'est l'oubli,
Et la mémoire n'est que l'être rétabli,
Par le temps et l'effort, dans son omniscience,
Son unité féconde et sa toute-puissance.

Et voilà ce que le Maître appelait la doctrine spirite selon le *Livre des Esprits !* Est-ce clair ?

Ce n'est donc pas moi qui ai exposé une doctrine contraire aux enseignements du spiritisme, mais M. Algol !

(A suivre). V. TOURNIER.

Un fait rapporté par lord Herbert de Cherbury.

Lord Herbert de Cherbury relate dans ses mémoires un fait qui donna lieu à des interprétations fort diverses et dont le Spiritisme me semble seul pouvoir fournir une explication satisfaisante. Mais, avant d'aller plus loin, quelques mots sur l'auteur de ces mémoires ne sont pas inutiles.

Né sous le règne d'Élisabeth (1581), mort quelques mois avant l'exécution de Charles Ier (1648), lord Herbert joua un rôle des plus distingués et des plus actifs dans les affaires de son temps. Ce qui lui mérite surtout une place à part parmi ses contemporains, c'est la hauteur morale où il sut se maintenir et qui lui fit toujours considérer les honneurs, la richesse, le pouvoir, l'intelligence même comme n'ayant de valeur que par l'utile emploi qu'on en sait faire. Homme d'étude et homme d'action, les devoirs multipliés des différentes charges dont il fut investi, les travaux de la guerre non plus que ceux de la diplomatie ne lui firent jamais perdre de vue le but qu'il s'était assigné et qui resta l'objet de ses constantes préoccupations : la recherche des principes sur lesquels repose la religion naturelle, c'est-à-dire, selon lui, la religion éternelle, universelle, vraiment divine, pure d'alliage humain et dont toutes les religions sacerdotales ne sont que des dérivés plus ou moins surchargés d'éléments hétérogènes.

Si ses œuvres donnent la mesure de cette intelligence en avance sur son époque, avide de lumière mais résolue à ne la demander qu'aux sources, un paragraphe de ses mémoires donne la mesure de ce caractère dont la fermeté et la droiture ne se démentirent en aucune circonstance. « Jamais, écrit-il, on n'eut dans mon enfance

un seul mensonge à me reprocher. La dissimulation était si contraire à ma nature qu'il suffisait toujours qu'on me demandât si j'avais commis une faute pour que je répondisse la stricte vérité, préférant infiniment souffrir une correction que d'avilir mon âme par une souillure, que ma jeune imagination jugeait ineffaçable. »

Cet aperçu de la valeur morale de l'homme permet de juger du degré de créance qu'on doit lui accorder à propos du fait qu'il atteste sous serment.

Vers la fin de sa dernière mission en France, où il avait été chargé par Jacques Ier, avec pleins pouvoirs, de soutenir « l'honneur et les intérêts de l'Angleterre, » il venait de terminer son principal ouvrage *De Veritate* (1), auquel il travaillait depuis plusieurs années.

« Je m'empressai, dit-il, de le communiquer au célèbre savant Hugo Grotius, lequel, après s'être échappé de sa prison aux Pays-Bas, était venu se réfugier auprès de l'illustre théologien Daniel Pilenus. Tous deux me firent un grand éloge de mon ouvrage et m'engagèrent vivement à le faire imprimer. L'appréciation flatteuse d'hommes si compétents était un puissant encouragement; elle ne fut pas suffisante cependant pour vaincre mes scrupules et mes hésitations. Ce qui les faisait naître, c'était la pensée de la désapprobation presque universelle à laquelle j'allais m'exposer en publiant un ouvrage qui rompait avec la tradition et *inaugurait une méthode nouvelle pour la recherche de la vérité* ».

« Tourmenté en sens contraires par des considérations de toute nature et ne sachant quel parti prendre, je me jetai à genoux, mon livre à la main, et, fixant mes regards vers le ciel, qui était bleu et pur, je prononçai à haute voix et avec la plus humble ferveur les paroles suivantes :

« O toi, Dieu éternel, auteur de cette clarté céleste que je con-
« temple, et auteur aussi de la divine lumière de l'âme, je te
« supplie humblement de me pardonner la prière que je vais
« t'adresser. Tu vois le trouble de ma conscience; je ne sais si je
« fais bien en publiant ce livre que tu vois ici; aide moi, dissipe
« les ténèbres et mes doutes, et, si cette publication doit profiter à

1. *De Veritate, prout distinguitur à revelatione, à verisimili, à falso* (De la vérité considérée à part de la révélation, du vraisemblable et du faux).

« ta gloire, daigne me le faire connaître par un signe extérieur sur « lequel je ne puisse me tromper. »

« J'eus à peine achevé ces mots, que j'entendis dans le ciel un bruit singulier qui ne ressemblait à aucun bruit connu sur la terre. J'en fus ravi et reconnaissant au-delà de toute expression, et, comprenant que Dieu lui-même m'avait répondu, je pris immédiatement la résolution de faire imprimer mon ouvrage. Je sais que le fait que je viens de raconter paraîtra étrange et difficile à croire, mais je *jure solennellement* que c'est la vérité et j'affirme que ce bruit mystérieux ne pouvait être produit par aucune cause naturelle, le ciel étant pur, sans nuage aucun; il me sembla même pouvoir reconnaître le côté de la voûte céleste d'où il était parti. »

La doctrine éminemment morale et spiritualiste que lord Herbert développait dans ce traité lui valut d'être tour à tour accusé de matérialisme, de scepticisme, de panthéisme par les zélateurs protestants aussi bien que catholiques. C'était immanquable; il revendiquait les droits méconnus de la raison. Quant au fait qu'il considérait comme une approbation divine, ses adversaires ne se firent pas faute d'y voir une invitation du diable à propager de damnables erreurs. Au commencement du XVII^e^ siècle, cet infernal polichinelle jouissait encore d'un prestige presque incontesté. L'explication en valait donc une autre pour déprécier l'œuvre d'un *libertin*, comme on disait alors. Malheureusement depuis cette époque ce prestige étant allé diminuant de jour en jour jusque-là que le *Singe de Dieu*, selon la pittoresque expression d'un Père de l'Église, n'ayant plus à jouer qu'un rôle ridicule, a dû définitivement rentrer dans la coulisse, d'autre part la sincérité de lord Herbert ne pouvant être mise en doute, une autre explication devenait nécessaire. L'honneur de l'orthodoxie l'exigeait, telle surtout que le rationalisme n'eut point à s'en féliciter. On la trouva. Elle est parfaitement résumée dans la notice qu'un champion des *saines* traditions a consacré au noble Lord dans la *Biographie universelle*. D'après l'auteur de cette notice, M. Hippolyte de Laporte, le bruit éclatant que Herbert avait pris pour le signe de l'approbation divine ne pouvait être qu'un phénomène des plus ordinaires survenant juste à l'instant voulu « ou une de ces illusions auxquelles se livrent les hommes mêmes qui, pour s'être soustraits au joug

des vérités les plus incontestables, se vantent d'avoir secoué celui des préjugés. Les immenses lectures d'Herbert avaient probablement fatigué sa tête et mis un grand désordre dans ses idées. »

Sans doute lord Herbert se trompait en pensant que Dieu lui-même répondait à sa prière; mais, d'après tout ce qu'on connaît de lui, conclure que le phénomène qui l'émut si vivement n'était qu'une illusion de son cerveau fatigué, c'est difficile. Il faudrait être pourvu de cette bonne volonté en vertu de laquelle on se fait un devoir de tenir d'emblée pour chimériques, non avenues, impossibles ou frauduleuses, toutes manifestations de ce genre, dès lors qu'elles sont dépourvues du *visa* approbatif de l'officialité sacerdotale. Mises au compte de saints personnages ou réputés tels, elles deviennent incontestables, articles de foi; affirmées sur l'honneur par des profanes, elles ne sauraient être que le produit d'hallucinations, ou pis, de fraudes éhontées.

Singulière maladie que celle qu'engendre l'esprit de secte! Deux yeux nous ont été donnés pour observer les choses à droite aussi bien qu'à gauche; elle nous éborgne en nous laissant croire que nous y voyons plus clair.

Le récit de lord Herbert me rappelle un fait qui m'est personnel et qui a quelque analogie avec celui qu'il rapporte. Ce fait était pour moi si inattendu, les circonstances qui l'accompagnaient m'ont paru sur le moment si étranges que, aujourd'hui encore, je croirais avoir été sous l'empire d'une hallucination, si je n'avais d'autre témoignage que le mien pour m'en affirmer la réalité.

(*A suivre*). T. Tonoeph.

Groupe spirite, Progrès et Charité, à Montevideo (Amérique du sud).

Messieurs Sénac et Rolland nous envoient le compte rendu des travaux spirites accomplis dans les provinces Argentines, et principalement, au groupe spirite *Progrès et Charité*.

La longueur de ce rapport nous a obligé d'en prendre la substance.

Le 3 janvier, tous les membres étaient réunis, selon le règle-

ment, soit pour apporter des modifications aux statuts, soit pour rendre compte du résultat obtenu après quatre années d'existence, comme travail spirite, comme relations extérieures avec les autres centres spirites du monde. Ce rapport offre le plus haut intérêt.

Les Sociétés Montevidéennes, d'un commun accord, ont créé une Société centrale, possédant une bibliothèque, qui réunit les spirites, tous les mardis, et fait des conférences. Par la discussion et le désir de bien faire, on obtient les meilleurs résultats. Le groupe Progrès et Charité, envoie le salut fraternel à tous les groupes Montevidéens, à ceux de Buenos-Ayres qui ont fondé un nombre important de groupes et créé la *Revelacion*, journal spirite qui répond vertement et preuves en mains, aux attaques d'un clergé intolérant. Un autre journal sera créé par la Société : *Amor el projimo*.

Nos frères, dans ce remarquable rapport du secrétaire M. Rolland dont le dévouement est sans bornes, adressent leurs vœux aux membres des groupes français, et tout particulièrement au *Messager* dont il reconnaît le rare mérite parmi tant d'autres publications spirites; aux membres de la fédération Belge et à son secrétaire, M. Ch. Fritz ; à la Société, pour la continuation des œuvres spirites d'Allan-Kardec, et à l'honorable veuve du Maître.

Le groupe Progrès et Charité et les spirites Montevidéens ont fortement réprouvé le voyageur de leur cité, qui en portant, 7, rue de Lille, les salutations de ses compatriotes, aurait prétendu que, à Montevidéo, le procès dit des spirites aurait découragé complétement les adeptes d'Allan-Kardec ; le contraire est la vérité et ce membre a été rayé des groupes.

Ils rendent aussi justice aux travaux intéressants de la Société Vincent de Paul et Brunat de Marseille, en la personne de M. Georges.

Viennent ensuite les appréciations du rapport de M. Ch. Fritz au Congrès de la fédération belge, rapport inséré dans le *Messager* de 1876, octobre, novembre, décembre. Ils en adoptent les sages conclusions, soit pour éliminer les discussions oiseuses et verbeuses, soit pour l'extension de la médiumnité guérissante, soit pour l'établissement de réunions ayant ce but : le développement de

nos facultés morales, médianimiques, et surtout pour bien établir le but de la prière et prouver l'utilité de bien parler en public, véritable conquête que les dames doivent faire. — Tel est ce rapport qui adresse un appel à la charité, à l'union toujours plus intime de tous les groupes et des membres qui la composent. — Notre frère, M. Rolland, termine en citant un passage de la revue de décembre 1876 ; conseils à la suite d'un article consacré au groupe de Lille.

A nos frères Montevidéens, le salut cordial et l'accolade fraternelle, au nom des membres de notre Société.

Leçon d'arme donnée par un Esprit

PRÉVISIONS ET MATÉRIALISATION

Bordeaux, 22 avril 1877.

Chers Messieurs,

Je vous adresse le récit d'un cas d'apparition extrêmement curieux arrivé ici à un de mes amis, un homme très-honorablement connu, mais dont je ne puis cependant publier le nom. Il a bien voulu m'accompagner chez M. Coméra à qui j'avais raconté le fait, pour le lui confirmer dans tous ses détails ; M. Coméra a donné sa signature. Cette déclaration a d'autant plus de valeur, qu'elle vient d'un homme qui ne partage en aucune façon nos croyances, et qui, par les traditions de sa famille, l'éducation qu'il a reçue et ses convictions, est attaché fortement à la religion catholique. GEORGES CARTON.

« Pendant mon séjour à Rome, en qualité de zouave pontifical, une grande amitié s'était établie entre le maître d'armes du régiment, nommé V..... et moi. Nous étions tous deux du même département, j'étais fort jeune ; ces raisons l'avaient porté à me prendre en affection. Quand le régiment fut licencié, V..... s'en retourna dans sa famille dans la Loire. Depuis, m'étant fixé à Bordeaux, je ne l'ai revu qu'à de rares occasions, et, au moment où les faits que je vais vous raconter se sont produits, il y avait deux ans au moins que je ne l'avais vu ou que je n'avais eu de ses nouvelles.

« Il y a environ de cela quinze mois, ma femme me réveillant brusquement au milieu de la nuit, s'écria : « Michel, la mort! » J'ouvre les yeux et je vois V....., à genoux sur ma poitrine, me regardant fixement. Sans être nullement ému de cette apparition inattendue, ni étonné de la singulière façon dont elle se produisait, je rassurai ma femme en disant : « Tiens c'est mon ami V.....! Quel motif t'amène donc? » Puis j'invitai V..... à descendre et à s'asseoir. En effet, il me gênait beaucoup car il me pesait sur la poitrine.

« V..... s'assied sur le bord du lit, m'annonce qu'il vient de mourir, et qu'en raison de notre ancienne amitié, il a voulu venir me voir aussitôt; puis il ajoute : « Je viendrai pendant trois jours « et trois nuits, et je t'enseignerai le *tour de clé*, tu sais bien, ce « coup d'escrime italien que tu n'avais jamais pu saisir, au temps « où tu étais mon élève. Ce coup te servira, car d'ici peu de temps « tu seras provoqué et il te tirera d'affaire. » Il ajouta ensuite qu'il avait, avant de mourir, chargé sa sœur de me faire parvenir ses fleurets qu'il me léguait en souvenir de lui.

« Tout en causant, il allait et venait. A un moment, il sortit de sa poche un cigare *à demi-consumé déjà*, et le ralluma à l'aide d'un tison qu'il prit dans l'âtre. Après plusieurs heures de cet entretien, au cours duquel il m'annonça la mort de plusieurs de nos anciens frères d'armes, événements que j'ignorais, mais qui m'ont été confirmés depuis, V..... disparut en me disant qu'il reviendrait la nuit suivante pour me donner ma leçon.

« Pendant toute la journée, je vis V..... à mes côtés, il m'accompagnait partout. Craignant, à la fin, d'être le jouet d'une hallucination, j'écrivis à mon père, qui habite une localité voisine de celle où V..... demeurait; je lui expliquai ce qui venait de se passer, en le priant de me faire savoir si l'ancien maître d'armes était mort pendant la précédente nuit. Mon père reçut ma lettre deux jours après, il alla voir la sœur de V..... qui lui confirma tous les détails de ma lettre. Mon ami était mort quelques instants avant l'heure de son apparition, et il avait, en effet, chargé sa sœur de me remettre ses fleurets.

« La nuit suivante, je me sens tirer brusquement par le bras. C'était V..... « Allons, lève-toi, me dit-il. — Pourquoi faire? — « Pour prendre ta leçon. — Mais c'est inutile, laisse-moi dormir. »

J'eus beau me défendre, bon gré, mal gré, il me força à sortir du lit, me mit un fleuret en main et commença.

« Pendant quatre heures, il me fallut faire des armes. V..... me poussait, me boutonnait sans relâche, sans égard à ma fatigue, et enfin, lorsqu'il se décida à me laisser me recoucher, j'étais rompu, brisé, mais je connaissais bien son tour de clé, comme il appelait cela. Ce coup m'était impossible avant cette nuit-là; aujourd'hui il m'est familier.

« Durant tout ce manège, ma femme me voyait me débattre dans l'ombre et, effrayée de tout ce dont elle était témoin, n'osait souffler mot et priait.

« Je passe les détails de la journée suivante; ils sont sans importance. J'avais hâte d'arriver au terme fixé par mon ami, pour la fin de ses apparitions. Depuis deux jours, pendant les moments où je songeais à tout cela, je m'abandonnais aux réflexions les plus pénibles, les plus inquiètes. Par moments, je craignais d'être devenu fou et je me raisonnais afin de me bien persuader que je jouissais encore de la plénitude de mon esprit.

« V..... revint dans la nuit suivante. Je lui fis part des angoisses que sa présence faisait naître en moi, et je le suppliai de me donner la preuve de sa mort, afin de me convaincre que je ne rêvais pas. Tu étais, lui dis-je, une personnalité connue dans notre parti; je ne dois donc pas être seul à connaître ton décès. Indique moi quelqu'un qui pourrait me le confirmer. — Il est bon d'ajouter que, par suite de la lenteur des communications entre Bordeaux et la localité qu'habite mon père, celui-ci n'avait pas encore pu me faire parvenir sa réponse.

« V..... me dit alors : « Achète le numéro du journal l'*Univers* « qui arrivera ici après demain, tu y trouveras la nouvelle de ma « mort. » Il partit, et le surlendemain j'achetai l'*Univers*. Sa mort y était annoncée, comme il l'avait dit. Or, au moment où il me faisait cette prédiction, le journal n'était pas encore imprimé.

« Quelque temps après, à l'occasion de la convocation de l'armée territoriale dans laquelle un grade m'avait été donné, j'eus, avec un de nos collègues, une altercation qui nécessita une rencontre. Des motifs de discrétion m'interdisent de donner plus de détails sur ce sujet; je ne vous fais connaître cet incident que parce qu'il justifie cette autre prédiction. « Ce coup te servira,

« car d'ici peu de temps, tu seras provoqué, et il te tirera d'af-
« faire. »

« Depuis lors, mon ami m'est apparu une fois encore, il y a quatre mois. Ce fut de nouveau ma femme qui me réveilla, effrayée des bruits qu'elle entendait dans l'appartement. Au bout d'un instant, nous vîmes une forme humaine qui marchait dans la chambre. Je reconnus V..... Il examinait curieusement tous les objets qui lui tombaient sous la main, fouillait les tiroirs, ne laissant rien en place. Trouvant sur le lavabo un flacon de parfumerie, il se tourna vers moi en le sentant, et me dit : « Des odeurs! c'est joli pour un ancien troupier! »

« Ensuite, il passa dans les autres pièces de l'appartement et (je ne sais comment m'expliquer ceci), malgré les murs qui me séparaient de lui, malgré la faible lumière qui l'éclairait, je le voyais distinctement, de mon lit, sans perdre un seul de ses mouvements; dans la chambre où dormait ma domestique, il se pencha un instant sur le front de cette fille, et y déposa un baiser, espièglerie qui parut l'amuser, car il se tourna de nouveau vers moi et se mit à rire, en me regardant d'un air malicieux. Je fis alors cette réflexion : qu'il était encore le joyeux gaillard que j'avais connu. Puis il revint dans ma chambre, et ouvrit l'armoire à glace, qu'il se mit à fouiller avec tant de curiosité, qu'il y était pour ainsi dire entré. Alors, impatienté de cette visite qui devenait importune en se prolongeant; contrarié de la frayeur qu'elle causait à ma femme, je me levai et, brusquement, je fermai la porte de l'armoire dans l'intention d'y enfermer V...., et pensant m'en débarrasser ainsi. Vain effort! Immédiatement, il se retrouvait au milieu de la chambre et me dit d'un ton de reproche : « Ah! tu « veux m'enfermer. C'est bien! » Alors, passant à travers la fenêtre fermée, il sortit; mais, en disparaissant, il claqua les volets avec une telle violence, que toute la maison en retentit. Le lendemain, mes voisins me demandèrent si j'avais entendu ce bruit : « Depuis, je ne l'ai plus revu. »

Certifié conforme à la narration faite devant nous :

GEORGES CARTON,	A. COMÉRA, *pharmacien*,
36, rue Magnan, Paris.	rue de Pessac, 63, Bordeaux.

Le médium Amélie

DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS.

Cette jeune fille habite avec nous, depuis de longues années, et j'étais loin de prévoir qu'elle deviendrait un médium remarquable, car nos conversations sur le Spiritisme, avec ma femme, la laissaient rieuse ou complétement indifférente.

A mon arrivée à Paris, en 1873, je me mis en rapport avec deux de nos meilleurs médiums typtologues. A ma rentrée des séances de ces dames, je ne manquais jamais de raconter mes vives impressions, et notre jeune Amélie, étonnée, me supplia enfin de l'y conduire. C'était en avril 1874. Pendant la séance, elle écouta, impassible, le toc toc dans le bois de la table, et se rendit bien compte de la manière d'opérer. De retour à la maison, elle s'écria avec enthousiasme : oh, Monsieur, que c'est beau ! quelle belle médiumnité ! que ne donnerais-je pour devenir médium typtologue !

Deux jours après, nous étions à faire une partie de dominos avec ma femme, Amélie nous regardant, quand nous crûmes entendre de petits coups dans la table. Bien vite, nous laissâmes les dominos pour appliquer nos six mains sur la table, et des tocs bien accentués répondirent à nos questions; le lendemain, même succès. Nous constatâmes aussi que, tous les meubles sur lesquels Amélie appuyait la main, dans la chambre ou en plein air, répondaient instantanément. Amélie était donc devenue typtologue, et nous eûmes des séances trois fois par semaine.

Bientôt, l'Esprit conseilla au médium d'écrire. Je n'étais point de cet avis, car je connaissais les dangers de l'écriture involontaire. Je cédai cependant, et le même Esprit m'avertit ensuite qu'il fallait empêcher la petite d'écrire toute seule, ce qu'elle faisait sans rien dire, enchantée qu'elle était de sa nouvelle faculté. Le moment était venu de lui faire lire le livre des médiums ; elle médita cet excellent ouvrage et je fus rassuré sur les conséquences de nos expériences.

Après deux mois d'exercices, soit de typtologie, soit d'écriture médianimique, et l'Esprit se montrant très-fort pour soulever la table, nous passâmes aux séances obscures. Nous désirions obtenir

de l'écriture directe et nous plaçâmes du papier et un crayon sous la table. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le médium poussa une exclamation d'étonnement! On venait de lui mettre le crayon derrière l'oreille. Ce petit fait était bien peu de chose en lui-même, mais il me parut de bon augure, car les Esprits m'avaient dit (je suis un peu médium écrivain) : « tu n'as pas besoin de tant courir après les phénomènes; avant peu tu en auras chez toi. »

Pour m'engager à avoir confiance, les Esprits se mirent à transporter divers objets d'une chambre à l'autre et à nous les faire chercher. Chaque jour apportait une surprise, une malice de nos amis invisibles qui tenaient à nous faire comprendre leur présence constante autour de nous et leur habileté, mais jamais ces faits ne décélèrent la moindre méchanceté. Toujours ils nous indiquaient où étaient les objets que nous ne savions trouver, et même, ils savaient nous rapporter ceux que nous avions perdus nous-mêmes. Depuis trois ans, ces bons Esprits se montrent très-dévoués à leur médium ; ils le préviennent de tout ce qui se passe dans la maison et peut l'intéresser et lui être utile. Dans les premiers temps, ils l'avertissaient par des coups frappés contre les portes ou dans les meubles, qu'ils avaient à lui parler et elle prenait son crayon. Aujourd'hui, le moyen est plus simple; ils lui parlent à l'oreille et nous entendons le sifflement de la parole chuchotée.

Comprenant que ce sujet remarquable ne nous a pas été donné pour le tenir sous verre, mais bien dans l'intérêt de la propagation, je n'ai pas hésité à admettre à nos séances autant de personnes que j'ai pu le faire, pourvu que ces personnes fussent sympathiques à nos idées. Toutefois, on sait que, généralement, pour les phénomènes physiques, le nombre des assistants doit être assez limité, ce que je regrette, car je n'ai pu encore satisfaire à toutes les demandes d'admission qui me sont parvenues.

Une fois pour toutes, je préviens les lecteurs de la revue que lorsque, en famille, nous développions le sujet, nous négligions souvent de prendre des précautions de garantie. Mais depuis longtemps déjà, le médium assez susceptible de caractère ne voulant pas être suspecté, exige qu'on l'attache sérieusement, solidement, de manière à empêcher tous ses mouvements. C'est toujours quelqu'un, assistant pour la première fois à nos expériences, qui est chargé de l'attacher. Le médium est tantôt isolé au bout d'une

table, tantôt au milieu d'un cercle formé par les invités. Tout le monde se tient par les mains, et nous pouvons affirmer que les faits obtenus, malgré l'obscurité nécessaire à leur accomplissement, ont un caractère vraiment scientifique.

Ces préliminaires posés, je vais raconter succinctement, par ordre chronologique, les résultats obtenus; ils seront très-exacts, puisque je me sers des procès-verbaux détaillés que je dresse après chaque séance.

(A suivre.) ANTOINE D.

Paris, mai 1877.

Considérations sur la question des fluides

MESSIEURS ET CHERS FRÈRES EN CROYANCE,

Voulez-vous me permettre de présenter aux lecteurs de la *Revue* quelques nouvelles considérations sur cette importante question des fluides? Ce sujet, que l'intéressante controverse entre M^me^ Dufaure et M. Tournier vient tout récemment de remettre à l'ordre du jour, me paraît loin d'être épuisé. Il semble que les Esprits s'appliquent à faire renaître à plaisir la discussion sur ce point capital, comme pour nous exciter à l'étude et nous engager à pousser plus loin nos investigations. C'est qu'ils savent mieux que nous, que du progrès de cette nouvelle science des fluides dépend en partie, je ne dirai pas l'existence de notre doctrine, car elle est impérissable, mais sa diffusion dans les masses. En effet, les nouvelles découvertes que nous ne manquerons pas de faire avec le concours de nos guides invisibles pourront être utilisées au profit de nos frères tant incarnés que désincarnés; et nous savons tous que c'est par le bien qu'on leur fait, par les services qu'on leur rend sans jamais se lasser qu'on finit par gagner les masses et les rallier sûrement à une doctrine qui fait naître le dévouement dont elles profitent. Un témoignage de bienveillance, une guérison essayée ou obtenue avec le concours fluidique de nos frères de l'espace nous feront plus d'adeptes que tous les raisonnements philosophiques les mieux équilibrés sur les devoirs réciproques des hommes, et la nécessité de s'entr'aider et

de se secourir mutuellement. Agissons fluidiquement dans l'intérêt matériel et moral de nos frères en nous unissant d'intention à tous les Esprits qui désirent sincèrement le progrès général. Méditons les exemples que nous a laissés notre modèle à tous, le Christ, lorsqu'il était comme nous revêtu d'un corps matériel. *Lui*, travaillait avec énergie et persévérance : il voulait guérir et il guérissait. Aussi le peuple de la Judée se pressait sur ses pas, le poursuivant de ses cris de reconnaissance, et ses enseignements étaient écoutés avec respect ; et sa doctrine gagnait chaque jour du terrain, au grand mécontentement des Scribes et des Pharisiens. Imitons Jésus, et comme lui nous ne tarderons pas à voir les peuples bénir une doctrine qui aura enseigné à l'homme les moyens de centupler ses forces pour le bien, en puisant, si nous pouvons ainsi dire, à pleines mains, dans les espaces infinis les fluides bienfaisants que les Esprits messagers de Dieu tiennent à notre disposition.

Depuis longtemps nos guides invisibles nous sollicitent de nous mettre franchement et résolûment à l'œuvre, et nous désirerions faire passer dans l'esprit de nos frères la conviction que leurs nombreuses communications ont fait naître dans le nôtre. Nous voudrions pouvoir leur faire connaître les heureux résultats que nous avons déjà obtenus avec leur concours et ceux qu'ils nous promettent pour l'avenir si nous continuons à marcher dans la voie qu'ils nous ont tracée. Mais ces détails nous entraîneraient trop loin, et d'ailleurs nous avons hâte de mettre brièvement sous les yeux des lecteurs les principes sur lesquels repose la certitude de l'action fluidique et de son efficacité, afin qu'eux-mêmes, étant convaincus comme nous, n'hésitent pas à offrir leur concours à cette œuvre éminemment utile et régénératrice.

Dieu est le maître et le créateur souverain de toutes choses : c'est le centre, le foyer de l'univers. Il dirige incessamment sa pensée vers ses créatures, et pour les soutenir et les aider à monter vers lui, il les fait visiter par son fluide divin, sorte de substance d'une infinie subtilité, douée de la propriété d'obéir à la volonté, de recevoir les impressions et comme l'empreinte de tous les milieux qu'elle traverse, de les conserver plus ou moins de temps selon l'énergie et la durée du contact. Ce fluide est le principe de toutes choses, tant des objets matériels que des êtres spirituels. Modifié d'un nombre infini de façons, il constitue l'univer-

salité de la création; c'est la *matrice* générale d'où tout est sorti excepté Dieu lui-même. *Lui*, produit sans cesse cette substance; c'est son mode de créer, et il ne pourrait cesser un seul instant de la produire sans cesser d'être Dieu. Comment peut-il indéfiniment et éternellement tirer de lui le fluide divin? Cela est un problème qui dépasse la portée de nos facultés nécessairement bornées : nous devons nous incliner en constatant l'existence de ce grand mystère de l'amour de Dieu pour ses créatures, mystère que notre nature arriérée et notre égoïsme nous empêchent de pénétrer et que nous comprendrons sans doute lorsque nous en serons plus dignes.

Cette substance, où chaque créature doit puiser les éléments de son développement et de son progrès, rencontre dans les espaces où elle est projetée le fluide périsprital des Esprits qui les peuplent. Parmi ces Esprits, les uns sont animés du désir d'accomplir la loi de Dieu et de concourir à son œuvre de sollicitude et d'amour pour tous ses enfants. Ceux-là s'empressent de transmettre le fluide divin aux Esprits qui se trouvent immédiatement au-dessous d'eux, avec l'intention de le voir se propager de degrés en degrés jusqu'aux derniers échelons de la création. Il en est d'autres, au contraire, qui se laissent dominer par leurs pensées d'orgueil et d'égoïsme : dans leur aveuglement, ils se figurent que tout acte a été fait pour eux et qu'ils sont appelés à s'élever au-dessus de toutes les créatures. Trouvant dans le fluide divin un instrument docile à la volonté, ils le gardent pour eux et l'accumulent dans leur périsprit, dans le but de le faire servir à satisfaire leurs visées orgueilleuses.

C'est la plus grande faute qu'ils puissent commettre et elle a les conséquences les plus funestes, soit pour leur avancement, soit pour celui des créatures qui sont privées momentanément du secours que Dieu leur envoyait, soit enfin par le fluide divin lui-même. En effet, en gardant pour eux seuls ce qui était destiné aux autres, ils agrandissent leur périsprit outre mesure et s'entourent d'une masse fluidique qu'ils seront bientôt incapables de gouverner. Cette substance émanée de Dieu avec sa propriété d'obéir à toute impulsion intelligente était destinée, comme nous l'avons vu, à rayonner jusqu'aux derniers degrés de la création, et à faire, si nous pouvons ainsi parler, son apprentissage de la vie en s'individualisant dans ses atomes au contact des êtres vivants; après ce travail préparatoire chacun de ces atomes devait remonter vers Dieu pour être transformé

en âme intelligente et libre. Et voici que cet avenir de progrès est indéfiniment retardé par la mauvaise volonté de ces Esprits égoïstes; à force de séjourner dans leur périsprit, le fluide divin au contact de leur propre fluide perd ses plus précieuses qualités; ses atomes, au lieu de continuer à s'individualiser, tendent à se rapprocher et à se grouper en molécules, et, à mesure qu'il se condense, sa subtilité va sans cesse en diminuant; il se matérialise, à proprement parler, et il faudra un temps et des efforts considérables pour lui faire reprendre sa première forme et le remettre dans sa voie.

Ce travail sera entrepris par les bons Esprits, soucieux d'accomplir la volonté de Dieu. Ils enlèveront à ces malheureux obstinés le fluide divin qu'ils ont vicié par leurs aspirations égoïstes. Ils en formeront des systèmes de monde, afin que, pendant le temps nécessaire à leur évolution, le fluide divin puisse se débarrasser des mauvaises tendances qu'il aura contractées ; en même temps, les Esprits qui en auront été séparés resteront plus ou moins longtemps dans un état de trouble et d'inconscience analogue à celui qui, dans notre état actuel, accompagne la séparation de l'âme d'avec le corps, et, à leur réveil, ils seront invinciblement attirés vers ces mondes formés de leur ancien fluide. Là ils séjourneront, soit dans l'atmosphère, soit dans l'intérieur des planètes, pour présider aux réactions de la matière. Plus tard, ces Esprits s'incarneront sous la forme humaine pour reprendre et élaborer à nouveau ces éléments revenus à un certain degré de subtilité par suite des combinaisons diverses auxquelles ils les auront soumis; et les bons Esprits viendront à leur secours en leur envoyant du fluide divin qui, pur de toute mauvaise tendance, les aidera puissamment dans leur tâche réparatrice ; ils le grouperont par la pensée autour des anciens atomes et les renverront aux esprits de l'espace chargés de les recevoir et de les transmettre à leurs frères plus avancés, et ainsi, dans cet immense parcours, de hiérarchie en hiérarchie, la substance divine finira par perdre toutes ses propriétés matérielles ; recevant enfin la suprême façon de l'éternel Ouvrier, elle entrera dans la vie spirituelle pour progresser constamment, mais sans jamais atteindre la perfection absolue qui n'appartient qu'à Dieu.

Tel est le tableau que nos guides nous ont fait de la création. Nous n'ajouterons que deux mots : si la théorie que nous venons d'exposer est vraie, nous ne pouvons nous dispenser de donner tous

nos soins à l'action fluidique, car c'est par elle que nous pourrons réparer le plus promptement le mal que nous avons dû faire autrefois dans notre carrière d'Esprits errants. A l'œuvre donc ! et levons les yeux vers nos frères de l'espace pour implorer leur secours ; à leur tête, nous verrons le Christ qui nous encourage en projetant vers nous le fluide divin, ce *Saint-Esprit* qu'il promit à ses apôtres, avant de s'en séparer pour remonter vers son père et puiser dans son sein cet élément de régénération et de progrès.

CEPHAS.

Guérison de M. Dauzac père, par l'Esprit du docteur Demeure.

18 janvier 1877, Naujean, par Brâme (Gironde).

MONSIEUR LE DIRECTEUR

Pour obéir à notre guide spirituel, je dois vous transmettre le récit d'une communication que j'ai reçue dans notre réunion du 14 janvier dernier. La voici :

« Les temps sont arrivés, mes frères, où chacun de vous doit « s'efforcer de démolir le culte du veau d'or, culte trompeur qui « vous tient captif dans les ténèbres, devant cette idole d'un dieu « méchant et vindicatif; vous devez tous porter votre grain de « sable pour construire le grand édifice sacré, le temple de « lumière qui représente le vrai Dieu, celui qui doit être adoré « en esprit et en vérité. L'humanité doit sortir de l'enfance, « ouvrir les yeux à la lumière et par un progrès continu, aban- « donner la voie obscure, l'antique foi aveugle, pour vivre dans « le règne de Dieu.

« A l'œuvre, travailleurs, votre zèle sera récompensé.

« Frère, tu as un devoir particulier à remplir; frappé d'un « terrible accident, tu as dû te reconcilier avec Dieu que tu avais « grandement offensé. Cet accident, n'était pas seulement une « punition pour toi, il est un enseignement pour tous et tu dois « signaler ta guérison à la revue spirite qui la transmettra à tous « les points du globe; nos amis comprendront la puissance des

« Esprits, dès qu'on demande leur concours. » Votre guide: Michel.

Voilà le fait. — Je me brisai les deux jambes sous la roue d'une charrette chargée. Nous appellâmes deux médecins; l'un et l'autre conclurent qu'il fallait l'amputation des deux jambes. Mon fils, médium comme moi, devant une chose aussi cruelle se mit en bon recueillement, et au nom de Dieu tout-puissant, évoqua le bon Esprit Demeure pour lui demander son concours dans cette triste affaire; le bon Esprit, toujours désireux de faire le bien, répondit à son appel, et lui fit écrire ces quelques mots : « Ne « consentez jamais à l'amputation; ton père guérira; il marchera « et vaquera à ses travaux ordinaires. Je vais le magnétiser spiri- « tuellement pour lui donner la force de mieux supporter les « souffrances de l'opération, et ensuite, je l'opérerai moi-même; « il sera libéré après souffrances de cette grande punition que « Dieu lui inflige. »

En effet, j'étais un grand blasphémateur; j'ai pris le bon Dieu par tous les bouts et je ne croyais à rien, parce que je comprenais trop bien toutes les absurdités que l'on m'avaît enseignées et cette parole véridique de l'Évangile : « Ils disent et ne font pas. » Jamais je ne disais un mot de prière, vivant sur la terre comme les animaux. En 1862, on me parla du Spiritisme; l'explication qu'on m'en fit pénétra dans mon cœur et je me hâtai d'avoir le livre des Esprits et le livre des Médiums, de manière qu'en lisant une page, il me semblait voir ce qu'il y avait de l'autre côté; alors, comprenant le vrai Dieu, le vrai Christ, la réincarnation, l'immortalité de l'âme; voyant mon passé, mon présent et mon avenir par le progrès, je me dis : Voilà ce que je cherche depuis longtemps, c'est la voie dans laquelle je m'efforcerai de marcher.

Revenons à mes jambes brisées. Les médecins renoncèrent à l'amputation, ils m'emmaillottèrent machinalement et disaient entre eux : « A quoi bon, il est perdu; un accès de fièvre, dans deux jours, l'emportera. » Ils le répétèrent à tous en dehors de la maison. Pendant l'opération, je fus toujours calme et résigné, et le courage ne me manqua jamais.

Un instant après le départ des médecins, le bon Esprit Demeure, aidé d'autres Esprits, commença ses opérations par une jambe; j'étais tenu de telle sorte, que trois étaux de forgeron

n'auraient pu mieux le faire; puis, je sentis un frottement de main tellement fort, quoique invisible, que je criai : tout se démonte, tout se déplace; j'attribuais cela à une crampe terrible, ne sachant pas encore que mon fils avait rappelé cet Esprit bienfaiteur. Cela dura dix minutes, et lorsque l'esprit me connut épuisé de fatigue et de souffrances, il me laissa reposer; en ce moment combien j'étais à mon aise! Au bout de dix minutes, je criais : « le voilà encore, c'est à l'autre jambe, oh! tout se dérange; » mon ami, disaient les assistants, rien ne bouge; enfin cela dura dix minutes, comme à l'autre jambe, et cela, cinq fois à chaque jambe, avec dix minutes d'intervalle; l'opération, sans doute fut terminée, car j'eus du repos toute la nuit. Le lendemain, mon fils se mit en bon recueillement pour remercier mon bienfaiteur du grand service qu'il venait de me rendre; et le bon Esprit répondit par ces paroles : « Ton père a cruellement souffert; le mal était si grand « que je ne pouvais l'opérer sans le faire souffrir; les os broyés, « les tendons meurtris, les veines et les fibres coupés, déplacés, « il fallait remettre tout en place afin de les faire fonctionner « librement; à présent, sa guérison est assurée; ses jambes seront « raccourcies de deux centimètres; il marchera sans boiter « et travaillera, *mais il doit encore bien souffrir!* Je viendrai « tous les jours le visiter, et les Esprits de ton grand-père, de « Geneviève Duranteau, de la petite Carita, viendront lui porter « la consolation, l'espérance et la résignation. »

En effet, ils venaient tous les jours et je sentais leur présence par leurs effluves bienfaisantes; oui, je devais encore souffrir et c'est le médecin qui fit de moi un martyr, en me faisant des incisions, peut-être dix fois à chaque jambe, me passant une sonde de dix centimètres entre la peau et la chair; enfin, il m'arracha un os, quarante jours après ma chute et lorsque la chair était prise tout autour! L'extraction de cet os me produisit une inflammation terrible, une fièvre continuelle, qui dura pendant près de quinze jours en s'aggravant constamment. Une enflure énorme me gagnait l'estomac et à chaque instant, chacun écoutait si la cloche sonnait le glas pour moi, lorsque dans cet état presque désespéré, le bon Esprit Demeure vint spontanément faire écrire ces quelques mots par mon fils qui était en rapport avec lui : « Ton père est bien malade, prend courage; j'ai rempli mon rôle

« et il faut que B...., votre médium guérisseur, remplisse le « sien, afin de donner plus de conviction aux incrédules de votre « milieu ; vas-y immédiatement, et à ton retour, nous reprendrons « notre conversation. » Mon fils fut chez B...., à 12 kilomètres de la maison, et lui ayant parlé de cette triste affaire, il se mit en rapport avec son guide, et parla comme s'il avait vu à distance : « Ton père est bien malade, dit-il, il a les pieds dans la « fosse et deux jours plus tard il n'était plus temps, etc., etc. »

On suivit le conseil de l'Esprit Demeure qui, ensuite, fit écrire ceci : « A présent ton père a payé sa dette, son expiation est finie ; « il ne doit plus souffrir. A partir de demain, un mieux subit se « prononcera et se continuera jusqu'à parfaite guérison. » Ce fait, monsieur le directeur, devrait convaincre les plus incrédules s'ils voulaient ouvrir les yeux à la lumière, car vraiment, c'était passer de la mort à la vie. Le lendemain, un des médecins venu pour me voir, entra chez un voisin, en disant : il doit être mort ce pauvre homme ! — Non, lui répondit-on, il est beaucoup mieux ; cela m'étonne, dit-il, ce mieux probablement, c'est le précurseur de la mort. — Enfin, il vint me voir, me tâta le pouls : pas de fièvre ; il regarda ma langue, ne la trouva pas trop chargée et me trouva beaucoup mieux ; néanmoins, il avait toujours confiance à la mort ; il revint le lendemain, j'étais beaucoup mieux et toujours ainsi ; enfin, au bout de quinze jours, il me dit : « Maintenant, tu es sauvé et tu peux sortir du lit ; mais « prends bien garde de ne pas y retomber, car sur mille, pas un « ne se sauverait ; que ce soit le diable ou le bon Dieu, tu es guéri. Dans ta guérison, il y a quelque chose que je ne comprends pas. » Je lui répondis : *Vous ne voyez dans la maladie qu'une matière désorganisée, mais quand vous connaitrez le rôle physiologique de l'âme et de son périsprit, et les rapports fluidiques qui existent entre l'esprit et la matière, ce fait ne sera plus pour vous un mystère, vous ferez des cures prodigieuses.* Il ne répondit rien.

Ma guérison était au-delà de leur connaissance ; ils disaient : il est sauvé, mais il ne marchera jamais. — Tandis que huit jours après, je marchais avec des béquilles que deux mois après, j'ai pu laisser pour vaquer à mon travail ordinaire.

Dans l'exposé de cette guérison, monsieur le directeur, je vous

certifie que tout est l'exacte vérité, avec l'approbation des témoins, s'il est nécessaire.

Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de mes respects et ma cordiale fraternité.

DAUZAC père.

Les soussignés, certifient avec sincérité que, dans ma terrible chute, j'ai obtenu une guérison réputée miraculeuse, celle que j'ai relatée dans ma lettre du 18 janvier dernier.

Naujean, 8 mai 1877.

Suivent les signatures de MM. Seyron — Dupuy — Félix frère — Jeanne Pibasse — Frirestey, propriétaire — Jean Delpit — Dupuy, cantonnier — Eugène Sayes — J. Tassier — Roy Arnaud — Fourbel — Félix fils — veuve Duranteau — Dauzac père et fils.

Nécrologie

ENTERREMENT DE TROIS SPIRITES

Ami du peuple de Douai, 28 mars 1877.

SIN. — Plus de mille personnes assistaient dans un recueillement édifiant à l'enterrement de M. Augustin Jésupret, corroyeur, qui a eu lieu dimanche.

Charitable autant que sa position lui permettait de l'être, M. Jésupret montra dans les dernières années de sa vie l'exemple de cette vertu qui fait, comme l'a dit Fénelon, qu'on est généralement aimé quand on la pratique d'une manière générale.....

Deux discours ont été prononcés sur le bord de la tombe.

M. Dargot père, qui perdait en M. Jésupret un ancien compagnon de travail, a retracé sa vie si bien remplie dans les termes suivants :

Messieurs,

Nous conduisons à sa dernière demeure terrestre notre ami Augustin Jésupret, mort à l'âge de soixante-huit ans, à la suite d'une longue et cruelle maladie dont il a supporté les douleurs avec un courage et une résignation admirables. Les personnes qui l'ont

visité pendant cette maladie peuvent en rendre un bon témoignage.

Comme époux et comme père, il a toujours été tout dévoué à sa famille ; comme citoyen, il connaissait ses droits et ses devoirs et il les remplissait consciencieusement ; comme travailleur, c'était un vrai modèle. Toute sa vie a été un acte de dévouement au travail.

Il avait la charité pour principe. J'entends par charité, l'amour de Dieu et de ses semblables. Sa charité était tout évangélique ; il donnait aux malheureux sans ostentation, la main gauche ignorant ce que donnait la main droite ; aussi a-t-il désiré à ses derniers moments que ses funérailles eussent lieu sans frais et sans apparat, afin de faire profiter les pauvres les plus nécessiteux de sa commune du prix qu'elles auraient coûté avec le cérémonial ordinaire.

En présence de ce cercueil, permettez-moi, mes amis, de vous citer deux passages de l'Écriture, qui trouvent ici leur application.

Le premier est tiré du livre de Job : « L'homme, né de la femme, vit peu de temps et ses jours sont remplis de beaucoup de misères. » Ce passage n'a pas besoin de commentaires. Tous les jours nous en constatons la triste réalité ; il est applicable à l'homme d'ici-bas qui est créé de terre, qui est forcé par la loi du Créateur de travailler la terre pour subvenir à ses besoins matériels et qui finalement retourne dans la terre d'où il est sorti. Mais sous cette enveloppe terrestre il y a un autre homme, c'est « l'homme céleste, » comme l'appelle l'apôtre saint Paul. Celui-là ne meurt pas, c'est l'esprit ; il retourne à Dieu qui l'a donné.

Voici le second passage de l'Écriture qui est aussi applicable à l'homme terrestre ; il est tiré du livre de l'Apocalypse : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, dès maintenant ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

Eh bien ! mes amis, l'esprit de l'homme dont nous déposons aujourd'hui la dépouille mortelle dans la tombe avait la foi. Il croyait à l'immortalité de l'âme ; il croyait en Dieu, créateur, rédempteur et sanctificateur. Sa foi l'a précédé dans l'éternité. Ses œuvres l'ont suivi comme témoignage de sa foi, et le Dieu juste et bon lui en a donné la récompense.

Qui que nous soyons, mes amis, à quelque dénomination religieuse que nous appartenions, croyons en Dieu, croyons à l'immortalité de l'âme, soyons dévoués au travail. Ce sont là les bases fondamentales de la civilisation.

Comme croyants, comme chrétiens, travaillons à la propagation de la saine doctrine et de la bonne morale. Comme citoyens, travaillons dans l'intérêt de notre chère patrie; et souvenons-nous de ces paroles inspirées par l'Esprit-Saint au bienheureux exilé de l'île de Patmos : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur! Dès maintenant ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »

Maintenant, Augustin Jésupret, si, par l'inexorable loi du Créateur, nous sommes forcés de te dire adieu sur la terre, nous te disons : Au revoir dans un monde meilleur.

Puissent ces quelques paroles consoler et encourager un peu les membres de ta famille éplorée et nous consoler nous-mêmes qui avons été longtemps tes amis et qui penserons toujours à toi.

Le *Courrier douaisien*, mardi 27 mars 1877, dit :

Un enterrement vient d'avoir lieu : un ouvrier corroyeur, ami du défunt, a parlé comme un honorable pasteur protestant aurait pu le faire, en paraphrasant quelques textes bibliques; un jeune homme à la chevelure flottante et à l'œil inspiré, a débité quelques pages très-ennuyeuses à tout le moins, dans lesquelles s'allongeaient les filandreuses théories de ce Spiritisme dont tant de cervelles contemporaines subissent malheureusement les très-nuisibles effets. Il est mille fois fâcheux, pour le dire en passant, que l'usage de ce funeste ingrédient ne puisse pas être réglementé par une loi comme celui de l'absinthe et d'autres désastreux produits!

Au surplus, rien dans lesdits discours qui ressemblât à l'effroyable doctrine des libres-penseurs qui se traitent et se font traiter comme ces êtres inférieurs *quibus non est intellectus*.

Deux mots sur la lettre d'invitation qui a été lancée à l'occasion de cette cérémonie.

Elle présente en première ligne cette inscription : HORS LA CHARITÉ, POINT DE SALUT. On aura voulu parodier le : HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT. Ce qu'il y a de charmant, c'est que ce sont deux

manières de dire exactement la même vérité. Si l'inventeur de la variante a le nez de longueur moyenne seulement, il peut être assuré de n'en jamais voir le bout.

Remarque. — Le rédacteur intolérant du *Courrier douaisien* sait fort bien que le principe absolu de l'intolérance est représenté par cet axiome : *Hors l'Église, point de salut.*

La maxime d'Allan Kardec, *Hors la charité, point de salut*, est la tolérance et la liberté de conscience par l'affranchissement de l'âme ; unie à la réincarnation, cette loi supérieure d'amour et de progrès, elle fait naître chez l'homme l'idée de la justice divine et le sentiment de solidarité qui doit relier entre eux tous les Esprits incarnés. Le rédacteur du *Courrier douaisien* après avoir dénaturé la vérité en assimilant deux maximes contraires, veut réglementer le Spiritisme « par une loi comme celle de l'absinthe et d'autres désastreux produits!!! » Parler ainsi, au nom du *Hors la charité, point de salut,* c'est, *à priori,* ou prouver son ignorance complète de la doctrine spirite, ou rejeter la conséquence naturelle de cette charité si noblement pratiquée par notre frère en croyance, Augustin Jésupret.

Nota. — Notre ami, le médium-guérisseur, M. Laspeyres Étienne, de Béziers (Hérault), nous annonce que le 12 mars 1877 est décédée *Léonie Coste*, notre sœur en Spiritisme ; trois cents personnes accompagnaient sa dépouille mortelle. — M. L., de Troyes, nous annonce la mort de M. Kerelle, membre d'un groupe spirite, professeur distingué du lycée de Troyes, qui affirmait ses croyances spirites en toute occasion et devant ses supérieurs de l'université ; 41 ans de services dévoués le faisaient estimer profondément par les élèves de l'Académie et la population intelligente.

Le proviseur du Lycée a prononcé son oraison funèbre, et après de nobles paroles, il a dit : « Ah messieurs, notre vie semée d'épreuves est une suite de cruelles séparations ; mais croyons, comme M. Kerelle, que tout ne finit pas sur cette terre et que dans une vie meilleure, il est un lieu où les bons reçoivent de Dieu leur récompense, et où ceux qui se sont aimés ici-bas se retrouvent. »

M. Pezzani, avocat, personnalité curieuse de Lyon, est décédé dernièrement ; à ce philosophe éminent, nous devons *La pluralité des existences de l'âme,* ouvrage spirite plein d'érudition.

Le renard et la poulette

FABLE

Un renard se disant cassé, goutteux, étique,
Dans un bois débitait ses fleurs de rhétorique.
Assister à son prêche était une faveur.
On y voyait lapins, belettes, gelinottes,
Poules, perdrix, dindons, quelques vieilles marmottes;
La bécasse surtout brillait par sa ferveur.
Tous se convertissaient. — « Frères, disait l'apôtre,
« Ai-je jamais cherché d'autre bien que le vôtre?
« L'homme seul vous trahit. L'homme est né pour le mal.
« Il cache dans la ruse un génie infernal.
« Sans cesse, parmi vous, il choisit sa victime;
« Il verse votre sang... verser le sang... quel crime!
« A moi de démasquer le lâche, l'imposteur. »
Et des larmes mouillaient les yeux de l'orateur.
Par un beau soir d'hiver l'illustre solitaire
Flairait le nez au vent. — « Je viens en vous, mon père,
« Lui dit une poulette, épancher mes douleurs.
« L'autre jour, du sermon, je sortis tout en pleurs.
« De quels contes ma mère a bercé mon enfance!
« Elle me répétait : Ayez de la prudence,
« Les renards savent plus d'un tour. »
— Le prêcheur répondit : — Petite, je suis sourd.
« Viens-tu me consulter sur quelque grave affaire?
« L'avis du pauvre vieux est parfois salutaire.
« Approche; ne crains pas de troubler mon repos,
« Chère enfant! pour le bien, je suis toujours dispos,
« Penche-toi, je prête l'oreille.
« Quel malheur d'être sourd! Viens plus près, A merveille!
« Commençons nos doux entretiens. »
— Vous me serrez, je crois. — — Ma belle, je te tiens. »
— « C'est affreux! cria la poulette. »
— Soit; mais courons dîner. Tu seras de la fête,
Une autre s'y prendra demain.
« Sans mes sermons, vingt fois je serais mort de faim. »

L'Esprit frappeur.

JEAN DACIER

Drame en cinq actes, en vers (1),

PAR CHARLES LOMON,

Représenté pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française, le 28 avril 1877.

Les lecteurs de la *Revue Spirite* se rappellent le volume de poésie intitulé *Rénovation*, paru en 1872 ; l'auteur, M. Charles Lomon, s'y annonçait comme un poëte d'avenir et, dans notre compte rendu de ce beau livre, nous disions que bientôt le Spiritisme aurait ses poëtes, ses artistes, ses orateurs.

Jean Dacier prouve la réalité de nos prévisions ; son succès bien noté par tous les critiques, indique de l'aveu de tous, que M. Charles Lomon a un accent tout personnel, bien rare chez un aussi jeune poëte ; il a 25 ans. Sa pièce, reçue au Théâtre Français en 1874, infirme cette allégation qu'elle contient des réminiscences du *Quatrevingt-treize* de Victor Hugo, paru l'année dernière. A côté du grand poëte, il s'est trouvé par exception un jeune écrivain, qui a, comme lui, le sentiment lyrique et dramatique et sait créer des types corneliens.

M. Alphonse Pagès a dit de M. Charles Lomon : « S'il compare, « s'il médite, s'il travaille en un mot, nous aurons bientôt en lui « le poëte dramatique qui est le Messie du théâtre, si souvent « annoncé, mais que nous attendons toujours. » Voici la dédicace que dans *Jean Dacier*, Charles Lomon adresse à l'esprit de *son frère Aristide, blessé mortellement à Buzenval :*

« A toi, mon frère bien-aimé, mort pour la patrie après avoir vécu pour la liberté, je dédie ce drame.

« La vie nous avait séparés. La mort t'a rendu la liberté de « l'espace ; et maintenant, toi seul pourrais dire quelle part te « revient dans cette œuvre que tu as inspirée tout entière et qui « serait meilleure, sans doute, si j'avais pu rendre ta pensée seule, « et toute ta pensée.

« Telle qu'elle est, reçois-en l'hommage, et ne me refuse pas « ton aide pour une tâche nouvelle. Que je sente encore, aux

(1) 3 fr. 50, 7, rue de Lille ; 3 fr. 75 avec le port.

« heures de travail, ta présence invisible et bienveillante, et je « finirai par mériter ma part, sinon du succès qui n'est que pour « quelques-uns, au moins de la lumière et de la vérité qui sont « pour tous. » — C'est dire, bien clairement : l'esprit de mon frère est mon guide.

Après la première représentation de Jean Dacier, on fêtait dans un repas ce nouveau-venu au Théâtre-Français, ce débutant acclamé qui frappait un coup de maître ; de grands personnages politiques et littéraires entouraient Charles Lomon, et à propos de cette stance très-remarquée du cinquième acte, page 117, dite avec charme, vigueur et inspiration par le grand acteur *Coquelin :*

JEAN DACIER.

Qu'en sais-tu ? — Qui t'assure
Que l'homme, tout entier, meure d'une blessure ?
Quant à moi, j'ai prêté l'oreille bien souvent
Aux bruits vagues mêlés aux murmures du vent.
Bien souvent, dans les nuits qu'un combat devait suivre,
J'ai senti près de moi l'ombre frémir et vivre,
Et passer, murmurant des mots mystérieux,
L'âme des morts chéris invisible à mes yeux.
Ah ! s'il en est ainsi, si la mort nous révèle
Les rayons inconnus de quelque aube nouvelle,
Je n'en veux pas douter, il me sera permis
De me trouver souvent parmi vous, mes amis,
Et de sentir mon âme, à la tombe échappée,
Frémir encore de joie au contact d'une épée.
Je ne veux pas vous dire adieu ; non : au revoir !
Je ne vais pas mourir, amis : je vais savoir.

A propos de cette stance, dis-je, M. X...., le grand orateur, s'exprimait ainsi : — Je fais remarquer à Lomon, que cette strophe a des rapports avec les tables tournantes de Victor Hugo ; vous le savez messieurs, Victor Hugo fait parler les tables ! — Lorsqu'il est question du Spiritisme si mal jugé par ceux qui ne l'ont pas étudié, il est convenu qu'un sourire indéfinissable doit se dessiner sur les lèvres, sourire qui a dû disparaître après cette réponse de Charles Lomon : — Je fais aussi tourner les tables et je cause avec les Esprits. — Au fait, ont dû se dire les hommes spirituels qui entendaient cette réponse, ni Victor Hugo, ni l'auteur de *Jean*

Dacier, ne sont des sots et des fous, ils doivent avoir des raisons puissantes pour être convaincus ainsi.

Spirites qui n'osez, en hommes libres, affirmer votre croyance, sachez-le, Charles Lomon sera honoré et respecté pour ne pas avoir caché son drapeau. On ne pouvait attendre mieux du poëte qui dans la préface de son œuvre, prouve avec une énergie calme, avec une volonté ferme, qu'il ne transige pas avec la vérité, avec ce qui caractérise la dignité et la paix de la conscience.

Jean Dacier, doit être lu et apprécié par tous les spirites et les spiritualistes, car cette œuvre, prélude d'autres travaux qui se préparent, nous aidera à conquérir notre place au soleil.

Nota. — Un incident a servi à accentuer le succès de l'œuvre dramatique de notre ami; aux représentations de Jean Dacier applaudies à outrance, même par les adversaires des idées que préconise l'auteur, un auditeur irritable des fauteuils d'orchestre a sifflé; ses voisins ont protesté; à une injure imméritée des soufflets ont servi de réponse et donné comme résultat : un duel à l'épée et de légères blessures.

Aperçus généraux sur la nature entière

De toute éternité : DIEU, l'espace sans limite et le fluide cosmique universel, trinité éternelle qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin. Cette vérité étant reconnue et de plus, ne pouvant admettre que DIEU soit resté un seul instant inactif, nous sommes forcément amené à reconnaître que la création est également éternelle. En effet, admettre un commencement pour la création considérée sous son acception générale, ce serait aussi admettre que DIEU auparavant (quelque éloigné de nous que nous puissions admettre un commencement) serait resté éternellement dans l'inaction. Assertion qui serait un nonsens.

Si cette sublime vérité est un secret qu'il n'est pas permis d'approfondir, est-ce une raison pour la mettre en doute ou la nier absolument? Si nous ne la comprenons pas, nous ne comprenons pas non plus l'*éternité du temps* et l'*espace sans limite*, et cependant notre raison et notre conscience nous en font une

croyance tout à fait obligatoire. La raison en est simple, et certainement le contraire nous paraîtrait encore beaucoup plus incompréhensible.

C'est donc faire un acte de prudence et de sagesse que d'admettre la vérité en question, tout en reconnaissant, avec toute humilité, notre incompétence à pouvoir l'approfondir; acte de sagesse complétement d'accord avec notre raison et notre conscience.

En outre des deux vérités sus-mentionnées (la trinité éternelle et la création éternelle), nous sommes également forcé d'admettre que la pensée de DIEU comprend l'immensité sans fin, et que le fluide cosmique universel doit en être universellement imprégné; d'où la conclusion naturelle que la vie est partout.

Ne sommes-nous pas, en effet, forcé de reconnaître que la vie ne peut être qu'un acte de la pensée de DIEU, vérité absolue pour tout théiste croyant avec sincérité.

Maintenant, nous ferons observer que nos connaissances actuelles nous permettant d'admettre comme une vérité indiscutable, que la matière visible n'est pas autre chose que la condensation du fluide cosmique universel ou l'agglomération moléculaire de ce fluide, nous pouvons préjuger que cette agglomération moléculaire, primitivement (le mot primitivement, ici, est pris dans son acception *relative* et *particulière*), a dû produire les mondes solaires et planétaires, résultat que nous avons longuement exposé dans la troisième partie de notre *Trilogie spirite*, cinquième édition qui se compose de 828 pages, dont 75 à 80 pages de l'édition précédente ont subi des modifications importantes dans cette cinquième édition, la *seule* que nous considérons comme étant *correcte* et *complète*, autant du moins qu'il nous a été possible d'en modifier le cliché (1).

Quant à la création organique qui s'est produite sur les mondes planétaires, création ayant rapport aux quatre règnes de la nature : règne *minéral*, *végétal*, *animal* et *humain*, (dont le numéro 74, de la troisième partie de notre *Trilogie* fait également mention; ayant admis que le fluide cosmique universel est

1. La cinquième édition de la *Trilogie spirite*, revue, corrigée et augmentée, se trouve rue de Lille, 7. Prix : 3 fr. 75.

universellement imprégné de la pensée de DIEU, nous avons conclu que la vie était partout, même dans chaque particule moléculaire de ce même fluide. Nous devons conclure également que le règne *minéral*, qui apparaît le premier sur les mondes matériels, est doué de vie comme les trois autres règnes. Seulement, ici, la vie n'est que latente ou cachée pour tous les corps qui le composent, c'est-à-dire, ne tombant pas sous nos sens grossiers et matériels. Cette vie latente, suivant notre humble manière de voir, constitue l'*âme minérale* (le mot âme, ici, est pris dans son sens général, universel), d'où la conséquence naturelle de l'*âme* attribuée aux mondes matériels...

Les Êtres qui composent le règne végétal, ne possédant que la vie organique et intuitive et n'ayant aucun mouvement qui leur soit propre, cette même vie organique et intuitive, pour ce deuxième règne, constitue l'*âme végétale*.

Les Êtres qui composent le règne animal possèdent, comme les plantes, une vie organique et intuitive ; ils ont, en outre, une intelligence instinctive, limitée et sans initiative, avec la connaissance de leur existence et de leur individualité; ils possèdent encore une volonté qui leur est propre, jointe à une activité plus ou moins développée, suivant chaque espèce animale. Comme pour le règne précédent, nous désignerons le genre de vie dont jouissent tous les Êtres du troisième règne par *âme animale*.

Quant aux Êtres humains, composant le quatrième règne, non-seulement ils possèdent tout ce que les animaux possèdent eux-mêmes, mais de plus, ils ont une intelligence spéciale, indéfinie, plus ou moins spirituelle et morale, qui leur donne la volonté et le pouvoir de perfectionner tout ce qu'ils font. En outre de cela, ils possèdent encore la conscience de leur avenir, la perception des choses extra-matérielles et la connaissance de l'existence de DIEU, etc. Cette intelligence spéciale, indéfinie, spirituelle et morale, etc., compose l'*âme humaine*, *âme* qui conserve sa personnalité en dehors de cette vie, ce qui n'a pas lieu pour les animaux; vérité dont nous avons donné l'explication très-détaillée, dans notre *petit Catéchisme psychologique et moral*, pages 1 bis 74 à 6 bis 74, quatrième édition, la *seule* qui soit complète.

Tels sont les aperçus généraux et rationnels qui nous parais-

sent se rapprocher le plus de la vérité absolue. Cette vérité, probablement, restera toujours inconnue à notre humanité terrestre, mais nous devons espérer qu'elle s'en rapprochera de plus en plus, à mesure qu'elle s'améliorera, et que, dans les temps futurs, elle pourra s'en faire une idée de plus en plus *nette* et *rationnelle*. Telle est notre intime conviction, qui, nos bien-aimés lecteurs en conviendront, est entièrement d'accord avec la loi du progrès établie par DIEU de toute éternité.

AUGUSTIN BABIN.

Paris, le 15 mars 1877.

L'an 76, l'an 1876, l'an 1976.

Les lignes qui suivent sont textuellement extraites de l'étude critique, par M. Gaston Boissier, d'un livre de M. Aubé sur les persécutions subies par l'Église chrétienne. (*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1876, pages 799 et 800.)

S'il vous plaît de substituer le mot *française* au mot *romaine ;* de remplacer le mot *chrétien* par... *un autre ;* de supposer enfin,— au risque de vous vieillir ou de vous rajeunir un peu, — que l'article dont je vous offre un extrait a été écrit par un M. X... dans une revue quelconque de 1976, ne trouvez-vous pas, lecteur spirite, que nous aurions une appréciation assez exacte du temps présent, et qu'il faut une foi robuste dans le progrès pour ne pas répéter avec certain philosophe chagrin : « Plus ça change, plus c'est la même chose. »

« ... Les esprits les plus droits les ont défavorablement jugés,
« les âmes les plus douces leur ont été sévères. Ils n'ont rencontré
« de justice nulle part.

« ... Dans l'histoire des persécutions, il n'y a rien de plus sur-
« prenant que ce long égarement... d'une société qui était au fond
« si éclairée. Cherchons-en l'origine et les causes ; essayons de
« savoir d'où ces sentiments ont pu naître et ce qui les a si long-
« temps entretenus. — Il n'est pas sans utilité de nous donner
« quelquefois à nous-mêmes le spectacle de ces erreurs étranges
« et de ces préjugés tenaces pour nous tenir en garde contre l'opi-
« nion et nous apprendre à nous défier de ses jugements.

« Commençons par la haute société romaine, celle dont la litté-

« rature reflète d'ordinaire les goûts et les idées; le sentiment qui « dominait chez elle à l'égard des chrétiens, c'était le mépris. On « leur pardonnait difficilement la source d'où ils sortaient... « Quand les zélés de la synagogue de Corinthe traînèrent saint « Paul devant le proconsul d'Achaïe, ils en furent très mal reçus. « C'est une querelle de Juifs, » répondit-il d'un ton hautain, et il « refusa de les entendre. C'est ainsi que Léon X, au début de la « Réforme, quand on lui parlait des démêlés de Luther et de ses « adversaires, se contentait de dire : « C'est une affaire de moines. » « Qui pouvait croire que ces disputes de moines et ces querelles « de Juifs changeraient le monde! La société distinguée, les « lettrés, les gens d'esprit, qui devaient être les plus éveillés et « les plus perspicaces, s'en doutaient encore moins que les autres. « Leurs impressions sont d'ordinaire trop vives pour être toujours « justes; ils éprouvent des antipathies violentes pour des causes « légères; ils sont esclaves des idées reçues; ils n'ont pas le cou- « rage de se prononcer contre l'opinion commune et d'être seuls « de leur sentiment; enfin, ils restent trop volontiers à la surface, « ils se décident trop souvent sur les apparences pour bien dis- « cerner le mérite des personnes et l'importance des événements.

« Quand on connaît ces dispositions et ces faiblesses des gens du « monde, on est moins surpris qu'ils aient eu tant de peine à rendre « justice aux chrétiens. Ils les voyaient obscurs, pauvres, mé- « prisés, se recrutant parmi les petites gens..., se complaisant à « discuter, non sous les portiques d'une académie, mais dans de « misérables échoppes... Ce n'était pas ce qu'il fallait à ces esprits « délicats et distingués. . . . . .

« Ainsi se forma dans ce monde spirituel et léger, qui juge vite « et ne revient guère, un préjugé contre la nouvelle religion. Il « devint bientôt si violent et si répandu que peu de personnes par- « vinrent à y échapper tout à fait. »

Un Abonné.

Le *Doute* et les *Grands mystères*, ces ouvrages remarquables dont nous avons parlé, et qui se vendent 6 fr. et 7 fr. 50, ont été réédités de manière à les vendre 3 fr. chaque, pris rue de Lille, et 3 fr. 50 avec le port.

Le Gérant,
H. JOLY.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.